

RENOUVEAU

Voici que revient la saison nouvelle :
L'aubépine en fleurs brise les buissons,
Et déjà, joyeux, et battant de l'aile,
Les petits oiseaux chantent leurs chansons.

Le zéphir est plein de tièdes caresses,
Les prés sont vêtus de leurs boutons d'or ;
Il vous monte au cœur de folles ivresses ;
L'insecte frileux au soleil s'endort.

Les blanches liserons grimpent dans la haie
Que la libellule effleure en passant,
Et bientôt la mûre offrira sa baie
Au moineau pillard qui s'en va jasant.

Se glissant furtif à travers l'yeuse,
Le soleil se mire au fond du ruisseau :
Dans un rayon d'or, écharpe soyeuse,
Le moucheron dans un ballet nouveau.

La sève frémit sous l'écorce tendre :
Le front de la rose est tout rougissant ;
En se penchant bien l'on croirait entendre,
Le travail sacré du bourgeon naissant.

Pommiers et pruniers, de perruques blanches
Se sont galamment coiffés depuis peu ;
Les houx épineux revêtent leurs branches
De feuilles vert sombre et de fleurs de feu.

—Mais chut !... Le hallier s'emplit de ramages,
La forêt frissonne au temps des amours,
Et dans le fouillis serré des feuillages
Le merle moqueur siffle mes discours.

Oh ! le doux concert des nids en querelles !
Pour fibres aigus on a les pinsons,
Vos tendres duos, blanches tourterelles,
Remplacent fort bien hautbois et bassons.

Les papillons d'or mêlent leurs quadrilles,
Le lourd scarabée admire le bal,
Et le rossignol, égrenant ses trilles,
Gazouille à la rose un fin madrigal.

Faunes et sylvains causent en sourdine,
La source boudit sur les cailloux blancs,
Le pâle Narcisse et la belle Ondine
Échangent le soir leurs propos galants.

Le taillis obscur respire la vie :
L'insecte s'arrête aux fleurs des buissons,
Et la nymphe Echo, bruyante et ravie,
Répète dans l'air ses vagues chansons.

LÉON LAUDY.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

V
FORCE D'ÂME
(Suite.)

Elle voulait rester debout : elle voulait être courageuse, plus que cela généreuse ; elle le serait, elle le savait, elle en était sûre, mais à quel prix ? Le soldat se bat, pensait-elle, l'homme politique mène l'Etat, le fonctionnaire gagne le pain de la famille, le prêtre console et guérit, tous échappent aux luttes du cœur ou ne les connaissent qu'à la surface, tandis que la femme ! demain comme hier, elle est sans appui, sans secours. Nos ouvrages manuels empêchent-ils une image de se dresser devant la pensée inoccupée pendant le travail machinal des doigts ? Où est la force ? où est le remède ?... En Dieu, répondait une voix intérieure que Marie connaissait bien et qui ne l'avait jamais trompée. Donne toi tout à Dieu, disait cette voix sainte, et l'amour des créatures s'enfuira, et quand tu auras triomphé de cet amour humain, qui te paraît si fort et qui t'agite comme une feuille remuée par le vent, qui t'abat ainsi qu'un frêle petit enfant, quand tu en auras triomphé, rien ne te coûtera plus en ce monde, les épreuves et les sacrifices n'auront plus de prise sur un cœur qui se sera volontairement broyé.

Marie-Sophie avait l'âme trop pure et trop pieuse pour entretenir dans son cœur une affection impossible. Du jour où elle connut la vérité, elle travailla à détruire dans sa pensée l'image d'Amédée, elle ne chercha jamais à se rappeler les mille souvenirs qui enchantaient son passé et formaient la chaîne de cet attachement puissant enraciné dans sa vie ; elle s'abstint même de prononcer son nom auquel elle trouvait cette particulière douceur que l'amour communique à tout ce qui touche à la personne aimée ; elle fit rellement tout ce qui était en son pouvoir pour détruire un sentiment qui ne devait faire que son malheur.

Peu à peu, sous l'action d'une forte volonté secondée par d'incessantes prières, car j'ai dit qu'elle était d'une piété exemplaire, que la douleur vint encore fortifier, elle triompha de la partie sensible d'elle-même et retrouva quelque peu de ce repos d'autrefois, le plus enviable des biens.

Mais après ce triomphe d'un sentiment non pas détruit, seulement transfiguré, Marie-Sophie connut les affaissements de l'abandon et de la solitude. Dans ce cœur débordait la tendresse quelques mois avant, il ne resta rien que le silence et le froid du tombeau. Il faut remarquer que je parle uniquement dans ce moment-ci des sentiments humains. Cette dou-

leur du vide, qui ne peut se comparer à aucune autre, sauf à la mort, l'absence suppose un retour, c'est-à-dire un espoir, prit chaque jour du développement ; Marie-Sophie s'en trouva envahie.

N'ayant aucun devoir sérieux à accomplir, sans ressource de conversation, de lecture ou de voisinage, enfoncée dans une campagne au fond de la province, elle sentit peser sur sa vie ce formidable ennui dont Eugénie de Guérin dit si bien : « O l'ennui, ce fond de la vie humaine : la plus maligne, la plus tenace, la plus emmaillonnée des influences qui rentre par une porte quand on l'a chassée par l'autre, qui donne tant d'exercice pour ne pas la laisser maîtresse du logis ! » Marie-Sophie ne trouva plus aucun attrait à ses occupations ordinaires : elle souffrit de toutes choses, même des caresses de sa mère qui redoublait de tendresse pour la consoler, et qui ne faisait qu'aggraver la blessure qu'elle cherchait à guérir.

« Cela me fait mal d'être aimée, écrivait-elle à l'abbé X. ; je voudrais que mon cœur ne fût agité par aucune action, par aucun mouvement, afin qu'il pût mourir. »

L'abbé X. dut la reprendre sévèrement et la rappeler au dévouement qui est la loi de la femme. « Prie et travaille, disait-il, vous vivez trop pour vous. »

Par ses conseils, et sans le soupçonner, il éveilla dans cet esprit agité des velléités de vocation religieuse. « J'ai besoin de changer de milieu, écrivait-elle encore bientôt ; la vie du cloître avec sa douce régularité convient merveilleusement à mon âme malade ; laissez-moi quitter un monde dont je suis désabusée et ensevelir dans la retraite les derniers jours de ma vie. »

« Je vous défends, répondit-il, jusqu'à la moindre pensée ayant rapport au couvent. Vous êtes à la place où Dieu vous veut, sanctifiez-vous y. Ce qu'il vous faut quitter, ce n'est point un monde sans danger, mais votre volonté propre qu'il faut renverser, mon enfant, et fouler aux pieds. Oubliez-vous pour tous et portez en silence et sereinement la croix. »

Elle obéit. Et après quelques retours passagers vers la souffrance, des mouvements involontaires de regret, elle goûta dans sa plénitude la part de bonheur qui revient à un cœur dompté. Elle s'était remise avec ardeur à ses occupations et à ses devoirs ; la monotonie, l'insignifiance n'en étaient pas exclues, puisque la Providence lui avait fait ce lot, elle devait l'aimer, elle l'aimait.

Elle s'était choisie au début de la vie une route fleurie dont il fallait maintenant détourner ses pieds pour le rude chemin semé de difficultés ; mais elle savait avec sa foi ardente qu'il aboutit au même port ; et elle cherchait à atteindre le port.

Madame de Ribenne, comme nous l'avons dit au commencement de ce récit, était trop absorbée par ses propres douleurs pour être d'un grand secours à Marie. L'éloignement d'Amédée lui paraissait un remède suffisant à ce mal de cœur dont elle avait oublié la force et les ravages. La jeune fille combattait donc toute seule, et toute seule, avec l'amour et la grâce de Dieu, elle triompha.

VI

CŒUR SECRET

Le voyage d'Annonciade et d'Amédée fut triste. La première ayant besoin d'aimer et n'osant aimer son mari eut des divergences de caractère qui désolèrent Amédée. Passive et indifférente devant toute jouissance, elle semblait avoir oublié son âme à Rémillac et promenait une statue au travers des enchantements du voyage. Ce qu'elle cherchait, la pauvre enfant, ce qu'elle avait entendu de cette union, c'était la possession d'un cœur tout à elle qui reçût ainsi l'alliance la pure empreinte de son amour. Ce mariage de générosité, auquel elle supposait qu'Amédée s'était sacrifié, devenait à ses yeux, tristement bandés par la jalousie, une preuve évidente de l'aveugle attachement de son mari pour sa sœur. Il lui obéit jusque là, pensait-elle en s'enveloppant dans sa douleur. Par un étrange renversement du bon sens, les marques les plus touchantes de la tendresse d'Amédée tombaient sur son cœur en amertume et en poison ; elle voyait l'affectation où était le naturel, le faux dans la vérité ; la défiance, en s'emparant de cette jeune âme, l'avait fermée à la lumière.

Les voyageurs s'arrêtèrent à Paris, la jeune femme y avait ses compagnes de couvent et la famille de sa mère honorablement posée au faubourg Saint-Germain. Amédée y comptait également de nombreux amis. Ils furent donc littéralement accablés d'invitations. Annonciade, quelques jours avant, si douce, si timide, si cachée dans la famille, courut de plaisir en plaisir sans vouloir prendre un instant de repos. Son mari craignait qu'avec une santé si délicate et déjà éprouvée, les fatigues des veilles ne fussent dangereuses à la jeune femme ; elle affirma le contraire et ne s'arrêta qu'après avoir bien constaté que la dissipation ne faisait que creuser davantage son âme et en augmenter les besoins.

Passant d'un extrême à l'autre, à son arrivée en Suisse, Annonciade s'enferma dans une chambre d'hôtel en refusant de sortir, témoignant un profond dédain pour les merveilles qu'elle était venue chercher de si loin. Amédée obéit à ce nouveau caprice, l'âme ulcérée et prévoyant pour tous un long enchaînement de douleurs.

Amédée froissé dans ses affections, l'était aussi dans son orgueil d'homme. Ces susceptibilités ombrageuses, si nobles et si délicates, qui empêchent le pauvre de rechercher l'alliance du riche, Amédée les avait connues. Domptées par une affection ardente, elles sommeillaient dans un coin de l'âme prêtes à faire explosion devant l'indifférence et la sécheresse.

Perdu en mille doutes et douleurs, Amédée s'acheminait seul chaque jour aux alentours ravissants de Genève. Il demanda et obtint du jardinier d'une villa, dont les propriétaires étaient momentanément absents, la permission de passer ses après-midi dans le parc dont le lac baignait les arbres. Il adopta une charmille d'où l'on pouvait admirer à l'aise le paysage. C'est là, en présence du mont Blanc et des eaux calmes, pures, limpides, transparentes et lumineuses qu'Amédée évoquait la gracieuse image d'Annonciade, non pas celle de la jeune femme froide et décolorée, mais la personne rayonnante de la petite fée, de la chère et charmante créature qui avait passé radieuse dans sa vie comme une fleur pour ses yeux, comme une caresse pour son cœur.

Qu'était devenu ce rêve, cet enchantement passager ? Où avait fui cet être si cher qui n'était plus qu'une ombre reflétée par le souvenir ? Amédée se posait sans cesse ces questions qu'aucune explication ne venait ni éclaircir, ni résoudre. Il se sentait sans énergie contre l'épreuve qui envahissait le présent et l'avenir ; un dégoût profond pour le travail, pour la société, pour la vie même s'emparait de son être que ne défendait pas l'esprit religieux.

Un soir, se sentant plus brisé, plus découragé que jamais, re-

gardant Annonciade assise auprès d'une fenêtre les yeux perdus dans l'espace et le cœur, sans doute, bien loin de là, puisqu'à toutes les appellations affectueuses d'Amédée, elle n'avait répondu que par monosyllabes quoiqu'avec une extrême douceur, il ne put s'empêcher de lui dire :

—Si vous le voulez, Annonciade, nous repartirons cette semaine pour Argentan ? la vie solitaire et inoccupée que je mène ici ne va ni à mes habitudes ni à mes goûts.

Annonciade avait pâli :

—Retourner à Argentan, répéta-t-elle en scandant les mots avec un sentiment d'angoisse qui n'échappa pas à son mari, je ne peux pas, je ne puis pas y aller.

Amédée tressaillit, et ce fut avec un léger tremblement dans la voix qu'il s'écria :

—Comment ! auprès de votre mère, de votre sœur ?

—Ma sœur, murmura la jeune femme avec une émotion trahie par un soupir.

Il fit un pas vers elle. Elle poussa un faible cri.

—Ne m'interrogez pas, dit-elle en baissant les yeux et suivant le cours de ses pensées effrayées, car tout un long avenir de tortures insupportables se déroulait à son esprit, je ne peux vous expliquer la cause de ma répugnance, mais ne me forcez jamais de retourner dans ce pays.

—Vous forcez ! reprit Amédée, le sourire amer et le cœur ouvert pour la première fois à je ne sais quels cruels soupçons ; avez-vous cru, Annonciade, que vous épousiez un tyran ?

—Non, répondit-elle sans lever les yeux dans lesquels des larmes s'amassèrent, j'ai peur seulement que vous aimiez Argentan.

—J'y ai ma position et j'y ai votre famille, dit Amédée avec sensibilité, d'ailleurs c'est là que je vous ai connue, Annonciade ! et la voix du jeune homme faiblit ; là qu'entre toutes, je vous ai aimée.

Elle redevint sceptique, calme et froide :

—Cela n'a pas été un jour heureux pour vous que celui où vous m'avez connue ; il vaudrait mieux que...

Elle n'osa achever.

—Taisez-vous ! cria-t-il avec énergie, ne blasphémez pas la sainteté de mon affection, je ne vous en reconnais pas le droit.

—Vous m'aimez donc ? demanda-t-elle, car l'accent de son mari l'avait passagèrement ébranlée, et elle releva et tourna vers lui ses yeux languissants.

Emu, il l'attira vers lui :

—Que faut-il faire pour vous le prouver ? murmura-t-il tendrement.

—Renoncer à Argentan, répondit Annonciade torturée par une idée fixe, me jurer que jamais nous n'y mettrons les pieds.

Amédée reçut de cette instance un choc étrange ; toutes les pensées qui pouvaient déchirer son cœur y entrèrent à la fois, et le regret de ce mariage d'amour s'empara de son âme pour ne plus la quitter.

—Ce que vous désirez est difficile, dit-il avec sécheresse ; je ne peux que prier son excellence M. le ministre de l'instruction publique de me mettre en disponibilité, nous resterons ici jusqu'aux vacances ; au mois d'octobre, j'obtiendrai plus aisément mon changement. Où voulez-vous que je sois placé, est-ce au Nord, est-ce au Midi ?

Annonciade vit bien qu'il était blessé ; des larmes contenues coulèrent de ses yeux ; ce fut tout. Sa voix ne trahit pas son cœur quand elle répondit :

—Partout, excepté à...

Il l'interrompit avec rage, il était plus pâle qu'elle :

—Assez... qu'il n'en soit plus question...

Il parlait brusquement et se promenait agité par la chambre. Il avait peur d'éclater en reproches ou en larmes comme un faible enfant. Oui, il était malheureux comme un enfant. Quel secret déchirant y avait-il dans l'âme de la jeune femme ? Il se rapprocha d'elle.

Sa tête blonde était appuyée sur le dossier d'un fauteuil de velours vert, elle se détachait blanche et délicate sur ce fond obscur, légèrement éclairée par les vagues lueurs du crépuscule. Une douceur enfantine était répandue sur ses traits charmants, on pouvait lire sur son front largement ouvert et dans ses yeux bleus toute la pureté, toute l'innocence de son âme. Amédée en fut frappé.

—Elle ne peut être coupable, pensa-t-il, c'est quelque enfantillage dont elle s'effraie.

Il lui prit les mains :

—Soyez confiante, Annonciade, murmura-t-il affectueusement, quoique son âme fût vraiment déchirée de la résistance et de la réserve de la jeune femme ; parlez-moi avec simplicité, je suis votre ami, votre meilleur ami... ouvrez votre cœur et dites-moi ce qui vous rend malheureuse depuis notre mariage, tout ce qui vous fait fuir et détester votre pays ?

La pauvre femme resta muette : « Si tu lui disais tout, murmurerait son âme, si tu te jetais dans ses bras pour en finir avec cette torture qui te brise et te conduira au tombeau... mais as-tu le droit, reprenait la conscience délicate, de disposer du secret de ta sœur ? Et lui-même conviendrait-il jamais de la vérité ? Une voix plus humaine se fit aussi entendre : si je m'étais trompé ?... Lui découvrir l'affection de Marie-Sophie, ne serait-ce pas exposer son cœur, à lui, à partager cette passion ? Il l'aimait, et alors mes reproches ne pourraient le guérir, ou il ne l'aimait pas, et j'allumerais moi-même une affection coupable. »

Amédée la tenait toujours embrassée. Affligé de son long silence, il l'interrogea de nouveau :

—Parlez, Annonciade, un seul mot nous rendra le bonheur, tandis que cet inconcevable silence peut nous perdre tous deux.

Elle tomba à genoux :

—Ce n'est pas mon secret, dit-elle.

Amédée la releva en la repoussant :

—Si cette lutte se prolongeait, je crois en vérité qu'elle me rendrait fou.

Il quitta la chambre. Ses traits étaient altérés, de grands combats se livraient dans son âme ; toutes les fibres de l'orgueil et de l'honneur étaient émus ; il lui semblait qu'il venait d'être mortellement frappé. Il sortit sans suivre de chemin tracé, du côté des vieux remparts, marchant dans les taillis et les ravins, faisant l'ascension des petits monts qui lui barraient la route sans s'apercevoir des obstacles ni de la fatigue. Dans ce moment-là, l'âme seule vivait pour souffrir.

Un soupçon terrible et funeste pesait sur son cœur, et il ne pouvait parvenir à l'éclaircir : cette âme d'enfant qu'il avait crue sincère renfermait des obscurités et des mystères dont Amédée n'aurait jamais le secret. Une colère contenue bouillonnait dans l'âme fière du jeune homme, le lien contracté lui devenait insupportable, la fuite ou la mort lui apparaissaient comme le seul remède, comme le salut.